

>> éducation

>> DÉBAT

André Antibi, chercheur en sciences de l'éducation

« L'évaluation fabrique de l'échec scolaire »

Qu'appellez-vous « la constante macabre » ?

C'est le pourcentage d'élèves qui sont en situation d'échec pour que le système d'évaluation appliqué à l'école en France soit crédible. Inconsciemment, les profs divisent grosso modo leurs élèves en trois tiers : un tiers de bons, un tiers de moyens et un tiers d'élèves en échec. C'est une application de la courbe de Gauss : les hommes mesurent en moyenne 1,75 mètre. Plus on va vers 1,40 mètre d'un côté et vers 2 mètres de l'autre, moins il y a de monde. On se retrouve avec une courbe en forme de cloche. Là, c'est pareil, avec une moyenne qui doit tourner autour de 10 sur 20. En France, il semble normal d'avoir une moyenne à 10 avec la moitié des élèves en-dessous, et donc en situation d'échec.

Ce n'est pas le cas dans d'autres pays ?

Non. On ne raisonne pas comme cela en Italie, ni en Allemagne, ni en Grande-Bretagne ou aux États-Unis... C'est un problème de mentalité. Je me souviens d'une discussion avec des enseignants canadiens. Ils ont mis beaucoup de temps à comprendre la phrase : « Dans ma classe, sept élèves ont la moyenne. » Pour eux, la notion de « moyenne » n'existe pas.

C'est donc plus qu'un problème d'évaluation du niveau des élèves... Oui, c'est un phénomène de société qui pourrit le système éducatif. Il ne s'agit pas d'attaquer les enseignants. Au contraire : c'est un plaidoyer pour leur éviter d'être des sélectionneurs malgré eux, pour leur permettre de remplir leur mission, qui est, ils le disent eux-mêmes, de former et non de sélectionner. Je suis moi-même enseignant, et j'ai mis vingt ans à prendre conscience

de l'existence de cette constante macabre. Un prof qui a 9 de moyenne dans sa classe est d'ailleurs jugé plus crédible que si sa classe a 14 de moyenne. Tout le monde raisonne ainsi : profs, parents et élèves. Si, en décembre, la classe de leur enfant est à 14 de moyenne dans une matière principale, les parents vont voir le directeur !

Cette « constante macabre » n'existe pas dans toutes les matières ? Elle est moins présente à l'école primaire et elle n'existe pas dans ce qui est considéré comme matières secondaires (dessin, musique, éducation physique...) ou ce qui est manuel, dans les lycées pro. En revanche, elle existe pour toutes les matières principales : français, maths, histoire-géo, anglais, philo.

Comment l'identifiez-vous ?

Il y a au moins 10 procédés pour appliquer la constante macabre. La difficulté du devoir, bien sûr, mais pas seulement. On peut noter l'élève sur la longueur, la rédaction, poser une question infaisable pour que même l'élève le plus fort n'ait pas 20. Inconsciemment, le jour du contrôle, le prof va chercher à piéger ses élèves. J'ai fait un test en maths avec des enseignants : ils devaient faire un exercice et la copie était corrigée par un autre prof. Tous les profs savaient faire l'exercice. Et pourtant, les notes ont varié de 2,5 à 5 ! Ce n'est donc pas le seul résultat qui a été noté. Le problème de cette constante macabre, c'est qu'elle fabrique de l'échec scolaire artificiel. Mais, attention, même si elle est au cœur des problèmes de notre système éducatif, la faire disparaître ne résoudra pas tout. Un exemple : pour faciliter la transmission du savoir, il vaudra toujours mieux avoir des classes de 15 élèves plutôt que de 35 !

André Antibi est professeur à l'université Paul-Sabatier de Toulouse. Il est l'auteur de « La Constante macabre (ou Comment a-t-on découragé des générations d'élèves ?) » Éditions Math'Adore, 2003.



Que proposez-vous pour combattre cette tendance ?

Des choses qui ne coûtent pas un sou, qui ne remettent pas en cause les programmes. Cela ne concerne que les sujets et les notes des contrôles. Je propose que le prof passe un contrat de confiance avec ses élèves. Il les prévient une semaine à l'avance : « Pour le contrôle, vous serez interrogés là-dessus. » Ensuite, il leur donne un devoir d'une longueur raisonnable. Il faut aussi fixer, par classe et par matière, les capacités attendues chez l'élève, sur lesquelles il sera interrogé, et qu'on lui aura indiquées avant l'évaluation. Les notes deviennent le reflet réel d'un travail et de connaissances. Un élève qui a travaillé et qui a compris sera sûr d'avoir une bonne note. Cela demande déjà un gros effort. Je l'ai mis en pratique à Toulouse, une centaine de profs le font également dans le Lot, le Finistère, à Paris... Et tous les élèves n'ont pas de bonnes notes. Enfin, cela n'empêche pas, en phase d'apprentissage, de proposer des activités plus riches aux élèves, de les confronter à des obstacles, et de les habituer à faire des efforts.

Propos recueillis par Bruno Quattrone